

Fabrice
Hadjadj

Comment
parler de Dieu
aujourd'hui ?

**Anti-manuel
d'évangélisation**

SALVATOR

Fabrice Hadjadj

Comment parler de Dieu aujourd'hui ?

Dieu peut-il être un sujet de conversation ? Peut-on le placer entre les derniers résultats de Coupe d'Europe et le prochain bulletin météorologique ? Serait-il toutefois beaucoup mieux de dissenter savamment dessus, d'en faire un beau concept théologique, de le resituer entre les antinomies de Kant et les généalogies de Nietzsche ? La bouche qui vient de dire : « Passe-moi le sel ! » ou « La France forte, c'est maintenant » ou « Vous êtes belle, Monica, puis-je monter prendre un verre chez vous ? », est-elle habilitée à dire quelque chose du divin ? Du reste, le mot « Dieu » peut-il être un mot parmi d'autres dans une phrase, un gros mot, un mot avec une grande majuscule ? L'Infini tient-il en quatre lettres communes (comme le fini en cinq lettres) ? N'est-ce pas le diminuer au moment même où l'on prétend l'exalter ? Ou l'honorer alors qu'on voudrait s'en débarrasser pour toujours ?

Au moins deux espèces de personnes ne s'embarrassent pas de ces difficultés : le fondamentaliste et l'athée. Tous deux parlent de Dieu à tort et à travers. Si bien que deux autres types vont s'insurger contre une telle arrogance : l'agnostique et le chrétien enfoui. Tous deux prennent le parti de ne plus en parler du tout. Et puis il y a ceux qui ne se retrouvent pas dans le quadrige de ces factions. Ceux pour qui l'on ne peut parler de Dieu, mais pour qui l'on peut encore moins se taire. Et les voici qui bégayent, bafouillent, balbutient, clowns qui doivent témoigner de ce qui les surpasse... Ils sont envoyés comme hérauts du « Royaume », alors qu'ils font leurs courses chez Leclerc. Ils sont désignés comme « lumière du monde » alors qu'ils cherchent l'interrupteur de leur chambre. Enfin, ils se savent fils du Dieu infini et néanmoins fils de Lucette et Ferdinand, finis, extrêmement finis...

Fabrice Hadjadj, essayiste et dramaturge, dirige Philanthropos (Institut européen d'études anthropologiques à Fribourg, Suisse). Il collabore aussi au Figaro littéraire et à Art press, ainsi qu'à Panorama et à Prier.

SALVATOR

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

5. Cependant, on ne peut pas l'ignorer, la science moderne est marquée par la tendance générale à négliger le quoi et le pourquoi au profit du comment. Elle ne demande plus « pourquoi c'est ainsi », elle veut saisir « comment ça marche », « comment ça fonctionne », afin d'avoir une plus grande emprise sur le monde. Rien n'est plus utile, sans aucun doute, mais justement, cela restreint notre regard à une vision utilitaire ; une vision qu'on peut appeler « fonctionnelle » ou « technicienne ». Son interrogation fondamentale n'est plus celle des vieilles lubies métaphysiques : Quelle est la cause des êtres ? Elle s'énonce en termes pragmatiques, dont le caractère concret et constructif saute immédiatement aux yeux : Où est la télécommande ?

Mettre le comment avant le pourquoi fait insensiblement succomber à cette fascination de la télécommande. Ce qui arrive à l'intérieur de l'Église même. Beaucoup s'imaginent que le point décisif de la « nouvelle évangélisation » (ce qui la rendrait vraiment « nouvelle ») consiste à adopter les « nouveautés », à améliorer nos méthodes de communication, à mieux maîtriser les plus récentes technologies. L'Évangile ne fonctionne pas assez bien en lui-même : ce qu'il faut, c'est l'Évangile *plus* le multimédia, la Face de Dieu *plus* Facebook, le Saint-Esprit *plus* Twitter... L'Heureuse Nouvelle attendait les *News*.

Nos jours roulent sur ces rails. On y multiplie les moyens, mais, comme on ne sait plus la finalité de tout ça, ces moyens deviennent des fins. Ils ne cessent de se perfectionner et d'augmenter notre « pouvoir », et ne servent en vérité qu'à nous divertir de la perte de tout sens. L'hagiographie de Steve Jobs et la gloire de la pomme croquée vont dans cette direction insensée : on ne sait plus ce qu'il est important de communiquer, dès lors on ne communique plus que sur la communication. Il faut que les gens communiquent entre eux, voilà l'impératif, et que le

moyen de communication soit de plus en plus fluide et attrayant. Il devient si attrayant qu'il finit par se mettre en travers de la communication elle-même, et sa fluidité comme l'eau fait que nous ne recueillons rien de solide. La télécommande est dans vos mains, qu'importe le programme, vous pouvez choisir vos chaînes. Le multimédia est la chose en soi : peu nous chaut s'il est le médium de quelque chose qui en vaut la peine, pourvu qu'il soit « multi », « cool », « fun », « hype »... Il se vide de tout contenu, et ce vide ne semble plus cause d'angoisse, il est occasion d'amusement : le moyen sans fin se fait toujours plus ludique. Aussi, quand vous passez près d'un homme, vous ne le voyez plus, tant vous êtes captivé par l'écran que vous tenez dans votre paume. Du reste, les avatars numériques de cet homme ne sont-ils pas beaucoup plus « fun », « cool », « multi », que cet homme lui-même, astreint à la cage thoracique (même pas téléchargeable) ? Et puis qu'est-ce que vous auriez à vous dire ? C'est dangereux la conversation. Ça risque d'un détour à l'autre de vous rappeler que vous devez mourir tout à l'heure. Ne serait-ce que de voir en face le visage de ce type, et vous seriez trop renvoyé aux aspérités de la vie. Le mieux est donc de vous éloigner pour pouvoir vous connecter avec lui sur un *forum*, *chater*, partager des vidéos sur vos *murs*, c'est-à-dire faire en sorte que les gadgets de votre communication dissimulent la nullité de ce qu'elle communique. Ivresse du flacon¹.

Commencer par la question du comment nous piège donc dans le refus du quoi et du pourquoi. On cherche à savoir comment parler de Dieu en ce siècle *hi-tech*, mais, dès le départ, le siècle a gagné, c'est lui qui imperceptiblement nous a convertis.

Parler à qui ?

6. La formulation de notre question suscite une deuxième réserve — non moins grave. Il nous est demandé « comment parler de Dieu ». Or parler n'est pas seulement parler *de* quelqu'un ou *de* quelque chose, c'est toujours aussi parler à quelqu'un. Notre question n'a pas l'air de s'en soucier. Elle ne nous indique pas à *qui* parler (de Dieu). Elle suggère une parole sans interlocuteur particulier, sans adresse personnelle. Elle laisse entendre que la qualité de la personne à qui on s'adresse est indifférente (la qualité, pas la quantité, car on suppose que, si la valeur importe peu, il faut toutefois atteindre le plus grand nombre).

Il est pourtant évident qu'on ne parle pas pareillement de Dieu à un marxiste et à un salafiste, à un adulte et à un enfant, à Ornella et à Robert. Parler à l'un et à l'autre de la même façon serait déparler — courir de la maldonne au malentendu. L'adresse est une dimension essentielle de la parole. Lorsqu'elle n'est pas adressée, celui qui parle ne le fait pas mieux qu'un perroquet, et celui qui entend, pas mieux qu'un épouvantail (mais j'aurais pu prendre une télévision et un téléspectateur, modèle de la communication sans destinataire propre). Le premier s'est soulagé, plus qu'il n'a fait acte de parole ; le second a pris ce qu'il voulait bien entendre, plus qu'il n'a fait acte d'écoute. Le discours devient récitation mécanique ou performance oratoire. Son adresse essaie de compenser son absence d'adresse (je veux dire que sa brillante sophistique cherche à masquer la conversation refusée). Au lieu de permettre la formation du dialogue, il s'abandonne aux formes de la rhétorique ou au formatage de l'idéologie.

Lorsque je veux parler *de* quelque chose, comme j'en parle toujours à quelqu'un, je dois me laisser affecter par la situation de mon interlocuteur. Ce que je veux dire s'en trouve ainsi modifié, sinon dans sa substance, du moins dans sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Comme le fondamentalisme provoque la réaction de l'athéisme, l'anonymat des chrétiens, au nom de l'humilité et de la primauté des actes sur les paroles, provoque la réaction de l'agnosticisme.

18. Non sans pertinence, l'agnostique vient à conclure : il suffit d'être juste. Ne peut-on pas être juste sans croire en Dieu, et injuste en y croyant ? N'a-t-on pas vu des justes mécréants et des criminels catholiques ? La connaissance de Dieu n'a donc rien de décisif. Inutile d'en parler. Inutile d'y croire. Sauf pour se livrer à d'admirables exercices d'érudition.

L'agnosticisme se distingue de l'athéisme parce que l'agnostique s'épargne d'avoir à prouver que Dieu n'existe pas. Il évite par là l'obsession de l'athée, sa jactance et son affairément contre l'hydre récalcitrante. — Peut-être que Dieu existe, dit-il gentiment, tu peux même y croire, si ça te chante, mais là n'est pas l'essentiel, l'essentiel se trouve dans la justice et la tolérance dont je fais justement montre à ton égard.

Les tracasseries de l'athéisme théorique sont évitées. On n'en demeure pas moins dans un athéisme pratique. L'agnostique *ne dit pas* que Dieu n'existe pas, mais il *vit* comme si, ce qui revient à peu près au même, et l'on pourrait penser qu'au bout du compte l'athée militant est moins hypocrite. Cependant, l'agnostique peut pousser la tolérance jusqu'à avoir un rapport positif au « divin » : « Je suis mécréant, mais je crois en certains "états théopathiques"... J'ignore s'il y a un Éternel mais j'adore Thérèse d'Avila... Je ne crois pas en Jésus-Christ, mais je reste culturellement chrétien, et crois aux valeurs évangéliques... »

Reste à savoir si l'Évangile est là pour promouvoir des valeurs, et non la rencontre d'une Personne. Qu'est-ce en effet qu'une culture chrétienne sans le Christ ? Et, plus encore, quelle peut bien être la « valeur » de cette Bonne Nouvelle, si celui qui l'énonce est un menteur, si, contrairement à ce que révèle sa

parole et ses actes, il n'est pas le Dieu Sauveur ? Certains recourent à l'artifice d'une opposition entre le Jésus historique, modeste prophète de la démocratie, et le Jésus des Écritures, fabriqué par des apôtres arrivistes. Cette opposition est à l'évidence de leur propre fabrication, et relève elle-même d'un certain arrivisme. Le morveux cherche toujours à moucher autrui.

19. L'enfoui et l'agnostique partagent la même erreur : en opposant radicalement la parole et les actes, ils oublient que *la parole est un acte*, et même l'acte le plus profond pour un vivant qui se spécifie par la parole. Prétendre que la connaissance de Dieu ne change rien à notre action dérive de cette « misologie » : on s'imagine qu'en général la parole n'est pas décisive, et que la parole de Dieu, en particulier, n'a pas d'influence radicale sur notre agir, ne transforme en rien notre conception de la justice. Mais s'imaginer cela, c'est manquer à la première justice. Et y manquer plutôt trois fois qu'une.

Premièrement, on manque à la justice en la réduisant à quelque chose qui n'est pas directement en lien avec la vérité de la parole. On se flatte d'un humanitarisme qui traite les hommes comme des bêtes : on les nourrit, on les réchauffe, on les caresse comme animaux domestiques ; on veille à leur prospérité matérielle, et au diable leur âme ! Le bonheur n'est-il pas dans un bien-être aveugle ? Qu'on aide les pauvres, vite ! mais comme s'ils n'avaient pas d'angoisse devant la mort, n'étaient pas affamés de sens, assoiffés de contemplation. Comme si la poésie et le savoir, la louange et la supplication, la conversation et la confiance, n'étaient pas les premières des nourritures pour l'homme en tant qu'homme. Imaginez que je vous propose de manger ensemble, mais sans échanger un mot ni un regard éloquent, sans même se parler intérieurement à soi-même : en

quoi nous distinguerions-nous de deux vaches, nos mufles à ruminer parallèlement dans l'auge ? Un acte qui serait tout à fait en dehors de la parole ne serait pas un acte humain.

Deuxièmement, on manque à la justice en livrant sa définition aux caprices du monde. Car qui nous montrera la justice ? Où trouverai-je son modèle ? Nous devons vivre comme des frères, soit ! Mais trouverons-nous la référence de la vie fraternelle chez les Dalton ? Serons-nous plutôt comme Romulus et Remus ? Comme Abel et Caïn ? Nous devons nous aimer les uns les autres, très bien ! Est-ce à la façon de Bonnie et Clyde ? De Pasiphaé et de son taureau ? De Roméo et Juliette se suicidant ? Du reste, si notre modèle de justice n'est pas transcendant, ne sera-t-il pas toujours négociable et manipulable ? La justice ne sera-t-elle pas le déguisement du plus séducteur et du plus persuasif ? Dès lors, il n'y a guère que deux possibilités : soit l'on verse dans le laxisme — on laisse faire ; soit l'on glisse dans le totalitarisme — on impose une norme arbitraire.

Troisièmement — et c'est là, me semble-t-il, le manquement le plus grave, parce qu'au principe des deux précédents — je ne rends pas justice à Dieu en lui offrant mon action de grâces. Si je ne perçois pas la grâce de l'existence, comment apprendrais-je à faire grâce pour accomplir la justice ? Si je ne reconnais pas la vie comme un don, et ne témoigne pas pour son Donateur, comment n'en ferais-je pas une propriété qui doit m'être rentable et sur laquelle j'ai tous les droits ? Il est impossible d'entrer dans une juste considération des choses en commençant par une omission pleine d'ingratitude. Il est impossible de faire vraiment justice si l'on déroge à la première justice, qui est d'être reconnaissant à l'égard du principe de toute justice. Je ne saurais rendre à chacun ce qui lui est dû, si je n'ai pas d'abord rendu hommage à Celui qui aime chacun comme son enfant.

Par conséquent, sans une référence à une origine divine, on ne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

II

CE QUE PARLER VEUT DIRE

Tenter d'arriver là où nous avons déjà notre séjour

28. Parler de Dieu n'est pas parler d'autre chose. Il doit donc y avoir une modalité où l'Un s'énonce à travers les autres et les autres s'affirment par l'Un ; une modalité où « Dieu » n'est pas lâché comme un gros mot parmi d'autres petits, mais fait signe vers la source silencieuse qui donne à toute la phrase son souffle et sa musique. À l'évidence, seule une telle modalité nous interdit de parler de Dieu comme d'une Super-Chose, en nous interdisant aussi de parler des choses comme on le fait banalement. Car il s'agit d'en parler d'une manière divine.

Cette manière divine peut se discerner philosophiquement. Pour le football, cela donne : « Quel est le but du but ? », « La supériorité de la passe sur le dribble est-elle le signe de notre vocation à la communion ? », « Pourquoi y a-t-il ce ballon plutôt que rien ? », « Qu'est-ce qui fonde la réalité du Real ? », etc. À propos d'une belle jeune fille : « Quel est le sens de sa vie ? », « Pourquoi sa beauté corporelle parle-t-elle si mystérieusement à mon esprit ? », « Comment puis-je l'embrasser vraiment, jusque dans le mystère de sa personne ? »

Cette manière peut aussi s'entrevoir poétiquement :

Comme à ce jeu sont sacrifiés tes bras
Pour qu'au ballon tes pieds gagnent en gloire
Un jour, ton corps entier, sacrifieras
Mais pour quel goal ? pour quelle coupe noire ?

Ou encore, à une demoiselle pourtant mince :

Se peut-il que ta chair qui taille trente-six
Promette à mon désir le plus vaste pays ?

Avec de telles questions, je crois, le *supporter* ne me supportera pas longtemps, ni même la belle jeune femme. Ils me qualifieront d'illuminé ou d'imbécile, de coupeur de cheveux en quatre, de chercheur de midi à quatorze heures. Celui qui, plus mâle, criera à l'unisson pour la victoire de son équipe, ou flattera la demoiselle par de petits cadeaux enjôleurs, seront beaucoup plus efficaces. Et peut-être faut-il toujours en passer par là : parler du Real avant de parler du réel, parler en dragueur avant de parler en vérité.

C'est ce que préconisent les experts en stratégie de communication : il faut d'abord appâter ou épater, habiller l'Esprit Saint d'une robe mondaine, rendre l'Éternel *sexy*, prêcher l'intimité de l'Incompréhensible à grand renfort de *teasers*. S'agit-il toutefois d'une question de stratégie ? Cet abâtardissement publicitaire est-il incontournable ? Le pur se transmet-il mieux avec des mains flagorneuses ? Saint Jean doit-il céder la place à Jean-Claude Decaux ? La Croix, à la colonne Morris ? La Résurrection, au *pop-up* ?

Le stratège est parfois si rusé qu'il rate ce que le naïf atteint d'un seul coup. Il croit que tout est affaire de manœuvre et d'astuce, et manque ce qui relève de l'attention et de la simplicité. Aussi notre question est-elle bien plus radicale que celle d'une méthode, si habile soit-elle. Je pense à cette sentence de Maître Eckhart : « Les gens ne devraient pas tant réfléchir à ce qu'ils doivent faire, qu'à ce qu'ils doivent être¹. » Quand on se demande seulement ce qu'il faut *faire* pour bien parler de Dieu, on finit par n'être qu'un *faiseur*. La vraie question est

plutôt de savoir ce que nous sommes, en tant qu'êtres parlants.

Au fond, ce qui nous interpelle ici ne porte pas sur une stratégie de communication religieuse, mais sur l'essence de la parole. Avant de réfléchir à quoi faire, il faut réfléchir à ce qu'est parler en vérité. Ce que nous nous demandons depuis le début est finalement la chose suivante : Comment parler, tout simplement ?

29. Cette question paraît stupide. Est-ce que je ne suis pas en train d'user de mes cordes vocales, de ma langue et de mes dents ? Est-ce que je ne suis pas déjà en train de parler, tout comme la jeune fille, le *supporter* ou l'animateur de *Qui veut gagner des millions* ? N'est-il pas absurde, entre cyclistes, de se demander comment on fait du vélo ? Ne risque-t-on pas alors de provoquer sa chute ?

Si pareille interrogation semble ridicule, c'est parce que nous faisons toujours comme si nous avions déjà résolu la question de savoir en quoi parler consiste. Ce préjugé se trouve du reste contenu dans notre intitulé : « Comment parler de Dieu aujourd'hui ? », comme si le problème ne concernait que notre rapport à Dieu, et en aucune manière notre rapport à la parole. Or il se peut que ce soit le contraire. Peut-être que le drame fondamental est que nous ne savons pas parler. Saint Paul dit dans l'Épître aux Romains : *Nous ne savons pas prier* (Rm 8, 29). Ce qui revient au même, à supposer que la prière soit l'acte le plus profond de la parole.

Il faut le remarquer de suite : la question de bien parler ne renvoie pas à des problèmes phonatoires ou oratoires. Je peux savoir parfaitement articuler et n'être que dans le bavardage. Je peux savoir parfaitement les tropes de la rhétorique et n'être que dans le mensonge. Le sophiste est un beau parleur. Le bavard est un moulin à paroles. Leur discours, quoique parfois sincère,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

entendu et répondu à l'appel de la parole, lancé par leurs propres parents. Et ainsi de suite, de génération en génération, jusqu'aux premiers parents de l'humanité, lesquels répondirent à un premier appel mystérieux (appel qui n'était pas humain, puisqu'ils étaient les premiers, et qui n'était pas seulement animal, sans quoi ils n'auraient jamais pu prendre la parole).

39. Cette vocation reste vraie, quoique d'une autre manière, lorsque nous nommons des animaux, des plantes, des pierres mêmes. En quoi, parler d'une fleur, est-ce l'appeler ?

L'appel peut s'accomplir de plusieurs manières : scientifique, poétique ou métaphysique. Dans chacun de ces cas, je vais dire ce qu'est la fleur, et plus je la ferai venir au jour de la parole, plus je déclarerai son mystère. Le botaniste parlera de sa physiologie, et pourra s'étonner de sa géométrie, de sa photosynthèse ou de sa symbiose avec un insecte. Le poète parlera de sa résonance symbolique avec l'univers et le drame de l'existence humaine, et pourra mettre en élégie l'événement de sa beauté tragique (puisque'elle se fane). Le métaphysicien parlera de la fleur en tant qu'elle existe, et, cherchant l'origine et la fin de sa présence, il s'émerveillera de la Cause première où elle plonge ses racines et vers quoi elle ouvre sa corolle.

La plante n'a pas besoin de la parole pour être elle-même, et, cependant, quand elle est comprise, chantée, pensée, offerte, quand elle entre dans le recueillement d'une méditation ou la célébration d'un amour, elle accède à une vie supérieure, elle ouvre sa fleur la plus belle, qui est « une floraison de bouche » : elle atteint la conscience dans notre conscience, et répand son parfum le plus enivrant, qui est un parfum d'esprit.

Parce que le mot « fleur » lui permet de saisir ce qu'est une fleur en général, l'homme peut devenir horticulteur ou fleuriste. Il peut *cultiver* la fleur pour elle-même, alors que le papillon la

butine et la chèvre la broute pour soi. La culture n'est pas ce qui contrarie ou écrase la nature, mais ce qui la prolonge et l'accomplit. C'est parce qu'à travers les mots l'intelligence recueille la nature spécifique d'un être, qu'elle peut le servir tel qu'il est, selon sa vocation, et le mener à son épanouissement. Parce que j'ai nommé la rose, et que j'en ai reconnu la beauté, je peux repousser les maladies et les parasites qui menacent telle rose sensible (s'il n'y avait pour moi que du particulier, je ne pourrais jamais prendre soin d'une chose, puisque je ne pourrais pas voir en quoi cette chose est écartée de sa nature et de sa perfection), et je peux même tailler le rosier pour qu'il donne des fleurs plus radieuses, ou cultiver des variétés neuves, jusqu'à rendre la rose d'un rouge qui dit la gloire du sang... Parce que j'ai nommé la vigne, je peux être vigneron, l'émonner pour qu'elle abonde en grappes, et même faire une place à la « pourriture noble », qui permet au grain de concentrer son sucre et se transfigurer dans le soleil liquoreux du Sauternes. — Le vin, pourrait-on objecter, tire la vigne vers nos intérêts, notre plaisir et nous ramène à notre propre utilité fermée : En quoi accomplit-il la vocation de la vigne sauvage ? En quoi de l'avoir nommée nous distingue-t-il vraiment de la mésange qui grappille ? — D'abord, parce qu'autrement, la vigne aurait pourri sur pied, sans nourrir une aspiration plus haute. Ensuite, parce qu'en buvant un Château d'Yquem, l'homme ne se contente pas d'assurer sa survie ou de se donner de l'agrément (l'eau et le Coca suffisent). Il s'ouvre à la bonté d'une terre, il appelle le raisin à son ultime raison d'être, qui n'est pas d'alimenter un bec, mais de porter un fruit de louange, d'engendrer des grappes de chansons¹...

Entre l'ineffable et l'indicible : la prière et le chant

40. Mais allons au-delà des mots spécifiques, je veux dire désignant une espèce, comme la vigne, le marbre, ou l'homme. Écoutons les mots les plus ordinaires et les plus communs. Je songe à ces « adjectifs » qui naissent avec nos expériences les plus banales. Par exemple, je mange des macaronis à la sauce tomate, et je dis : « C'est bon. » À partir de ce plat vite englouti, ma parole dégage la notion de bonté, avec laquelle je n'en aurai jamais fini de si tôt. C'est une chose incroyable, parce qu'il va y avoir cet écart entre la notion en elle-même et les macaronis qui me permettent de l'abstraire. Les macaronis sont bons, certes, mais ils ne sont pas *le* bon. Leur bonté est fugitive, sensible, partielle. Elle ne nourrit guère ma faim de sagesse, par exemple (encore que je puisse métaphysiquement méditer sur l'existence du macaroni, ou poétiquement sur son symbole : être creux que la sauce tomate ensanglante). Elle peut même tourner mal, si j'en avale jusqu'au dégoût et à l'indigestion. Au moment même où je dis que les macaronis sont bons, c'est comme si je les entendais me répondre : « Oui, nous sommes bons, mais nous ne sommes pas la bonté même... »

Il en va de même, bien sûr, lorsque j'emploie les mots « beau » ou « vrai » ou « existant ». Si je dis par exemple : « Oui, le Milan AC a vraiment battu le Real Madrid 3-0 », j'affirme quelque chose de vrai, je propose la notion de vrai, mais ce vrai de résultat footballistique n'est pas *la* vérité, celle qui élucide toute l'existence. Quant au verbe « être », il est le plus commun et le plus mystérieux. De Monica, ou même d'un moustique, je dis qu'ils existent, qu'ils sont, et ce faisant j'emploie une notion qui ne se réalise pas absolument en eux. Parce qu'il y a un temps où ils n'étaient pas, et un temps, sans doute, où ils ne seront plus. Et aussi parce que leur être actuel est limité : il ne déploie pas toutes les perfections de l'être. Monica assume certainement plus de perfections que le moustique (son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

moins de sa présence en Dieu, fût-il païen ou athée, ours en tutu ou insupportable *supporter*. On ne peut l'appeler à adorer dans la lumière que si l'on est capable de reconnaître en quoi il adore déjà dans l'obscurité.

Cette disposition permet de sortir du danger d'un moralisme qui condamne ou d'un triomphalisme qui conquiert. Mais elle rend aussi possible un rejet plus fort : « Puisque nous avons déjà la vie, le mouvement et l'être dans le Dieu que tu nous annonces, pas la peine de t'écouter davantage. » Quelques Athéniens suivront Paul après son discours, mais la grande majorité, l'ayant entendu parler de résurrection des morts, se moque de lui : *Nous t'entendrons là-dessus une autre fois* (Ac 17, 32).

48. Dieu est donc déjà présent dans le plus antichrétien, peut-être pas de sa présence de grâce, du moins de sa présence de création, de sa présence d'immensité, si bien qu'au moment où je parle de Dieu à mon ennemi je dois être conscient que Dieu s'applique entièrement à créer cet ennemi avec amour. Position assez déstabilisante, je dois dire : il me faut lui parler de Dieu en étant d'abord interloqué par lui, rejeter son ignorance en accueillant sa présence, contester son inimitié en attestant sa bonté d'origine. C'est cet émerveillement devant sa bonté d'origine, surmontant notre antipathie première, qui seul peut me donner de *dominer jusqu'au cœur de l'ennemi*. J'extrais cette expression du psaume 109, lequel se chante toujours à l'office des dimanches et des solennités : *Le Seigneur te présente le sceptre de ta force : Domine jusqu'au cœur de l'ennemi*. Quelle est la vraie force ? Celle qui domine jusqu'au cœur. Or la violence peut mater le corps, elle ne saurait dominer le cœur. Une séduction raffinée extorquera une adhésion qui peut être passionnelle. Elle n'attirera pas les profondeurs de

l'intelligence et de la volonté.

Le messenger de Dieu n'a pas peur de témoigner devant celui qui a l'air le plus éloigné de la foi. Premièrement, parce que ce messenger lui-même fut d'abord très éloigné de la foi (rien de mieux, pour suivre les pas de saint Paul, que d'avoir commencé par lapider quelques saints). Secondement, puisqu'il a fait lui-même l'expérience du retournement, il sait qu'il a dans son adversaire un allié de taille : son propre cœur, parce que le cœur du pire ennemi de Dieu, malgré tout, a été fait par Dieu et pour Dieu. Je dis bien : « par et pour Dieu », et non pas « par et pour moi ». Ce n'est pas parce que mon interlocuteur s'oppose à moi (témoin misérable, et traînant par ma médiocrité de nombreux contre-témoignages) qu'il s'oppose à Dieu. Proclamant la Nouvelle, je dois savoir que la personne en apparence la plus hostile peut être au fond plus proche de Dieu que moi, et ne clironner son hostilité que par une ignorance invincible, par un embrigadement qui l'a formatée depuis l'enfance. Voilà pourquoi l'envoyé n'est pas seulement sujet de la proclamation : il est d'abord en situation d'écoute, de réceptivité, prêt à discerner ce qui est déjà du Christ dans le non-chrétien ou le pseudo-chrétien, prompt à recevoir des leçons plutôt qu'à en donner, c'est-à-dire, selon le mot de Paul, disposé à *éprouver toutes choses et à retenir ce qui est bien* (1 Th 5, 21).

En dépit de sa grimace hargneuse, le cœur de l'ennemi reste l'ami de l'apôtre. Il faut être assuré de cette alliance secrète, de cette intelligence avec un espion déjà dans la place forte, et qui n'est autre que l'âme du frère adverse. Si notre parole ne jaillit pas de cet émerveillement devant le cœur naturellement fraternel de notre pire adversaire, nous ne parlons pas de Dieu, nous parlons d'un à côté, d'une idéologie intrusive.

49. Cet émerveillement n'est pas une attitude douceuseuse. Il

n'esquive pas la vraie rencontre. Il la radicalise. Il ne s'agit pas d'une *sagesse du discours capable de réduire à néant la Croix* (1 Co 1, 17), c'est-à-dire d'une technique de communication propre à susciter une réaction automatique et à contourner le choc des libertés. L'efficacité de la proclamation, ici, génère la possibilité d'un refus encore plus violent. Parce que l'émerveillement dont nous parlons provoque le cœur à cœur, il peut faire paraître l'envoyé de Dieu encore plus odieux, et déclencher, à cause de sa bonté même, de terribles représailles : « Comment ? Ce type prétend être avec mon propre cœur en meilleure intelligence que moi-même ? Quelle arrogance ! Il n'y a pas de prétention plus envahissante ! »

Ce serait donc une erreur de croire que la parfaite communication évangélique aboutit à un nécessaire consensus. D'une part, cela supposerait un désaveu à l'encontre de la prédication du Christ lui-même : « S'il avait lu Dale Carnegie et pratiqué la PNL (programmation neuro-linguistique), Jésus n'aurait pas encouru ce déplorable malentendu de la Croix ! » Pour grossière que soit une telle supposition, elle n'en est pas moins fréquemment sous-entendue par les nouveaux *archi-apôtres* et autres promoteurs de l'Évangile au rabais. D'autre part, cette efficacité irrésistible, nous l'avons dit, correspondrait non pas à l'apothéose de la communication évangélique, mais à la régression vers une communication animale. Certes, *vivante est la parole de Dieu, efficace et plus tranchante qu'aucun glaive à double tranchant*. Mais justement, parce qu'elle *pénètre jusqu'à diviser âme et esprit, articulations et moelles, et qu'elle passe au crible les mouvements et les pensées du cœur* (He 4, 12), cette efficacité, cette *énergie* de la parole divine peut provoquer la révolte de celui qui n'a pas l'humilité d'en subir le crible et la pénétration. À commencer par moi-même : je peux toujours emprunter la contenance du donneur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et non pas le plus fort dans le même ordre. Il n'est pas une super-nature qui rendrait la nature carpette et caduque. Et c'est pourquoi Jésus n'est pas Superman. Pilate dit : *Voici l'homme !* (Jn 19, 5). Il ne dit pas : "Voici le surhomme !" Et ce qu'il montre à la foule c'est un pauvre muet sanguinolent. Si Pilate avait pu dire : "Voici le surhomme", il n'aurait pas pu le faire flageller, il se serait incliné devant ses superpouvoirs. C'est du reste ce que lui rappelle ton Fils : *Si mon royaume était de ce monde* (autrement dit si mon Église était le plus puissant empire matériel de cette terre) *mes gens auraient combattu pour que je ne sois pas livré* (Jn 18, 36).

Aussi le surnaturel n'abat pas le naturel, il le recueille, il le porte, il l'accomplit à travers ses défaillances mêmes. Et comme les moyens de son Annonce doivent être les signes de l'Annonce elle-même, eh bien ces moyens peuvent être sans grand spectacle, sans puissance hypnotique, sans coercition subliminale, mais simples, pauvres et rayonnants comme la nudité d'un visage... Les miracles n'ont d'ailleurs pas d'autre but que de nous ramener à la présence d'un visage ordinaire : ton Fils ressuscite la fille de Jaïre, et c'est pour que nous reconnaissons la merveille d'une petite fille qui mange — chose si merveilleuse que toute la puissance du ciel a été convoquée pour qu'à nouveau elle se produise.

Ah ! mais qu'est-ce que je viens de dire, Seigneur ! Suis-je moi-même un tel visage ? N'ai-je pas plutôt une tête à claques ? Je comprends à présent pourquoi tu ne choisis pas des surhommes et des magiciens. Mais je ne comprends toujours pas comment un triste pécheur, un pékin qui n'est pas à ton image, mais à ton flou et raté Photomaton, peut être ton digne témoin devant les hommes ? Ne dois-tu pas veiller à la dignité de tes instruments ? La marque du surnaturel se trouve-t-elle dans cette écologie de recyclage ? L'œuvre de grâce est-elle plus noble de

se faire par la récupération des déchets ? »

60. « Dieu merci ! tu n'abandonnes pas tes créatures. Tu sauves mêmes ceux qui n'ont pas entendu tes prédicateurs, ou qui les persécutent par ignorance, croyant de bonne foi servir la justice. Le vicaire de ton Fils, Paul VI, ne le déclare-t-il pas ? "Il ne serait pas inutile que chaque chrétien et chaque évangéliste approfondisse dans la prière cette pensée : les hommes pourront se sauver aussi par d'autres chemins, grâce à la miséricorde de Dieu, même si nous ne leur annonçons pas l'Évangile¹..." Ouf ! Me voilà rassuré. Autrefois on s'imaginait que ceux qui ne recevaient pas le baptême sacramentel couraient irrémédiablement en enfer. Cette menace était un fantastique coup de pied au derrière, administré avec la botte de sept lieues : vite, il fallait franchir les mers et verser l'eau avec la formule trinitaire sur la tête des impies jusqu'à n'en plus sentir son bras. À présent, nous pouvons nous reposer. Nous savons qu'il y a un baptême de désir, même implicite, et que ceux qui disent oui à ce qu'ils connaissent de la vérité, ne serait-ce qu'un tout petit copeau de sa lumière, et même si ce petit copeau est déformé par mille idéologies séductrices, c'est à toi qu'ils disent oui, sans le savoir.

Tu fais donc le travail tout seul, Seigneur, sans tambour ni trompette, sans tintamarre de prodiges ni même l'embrouillamini de nos prêchi-prêcha. Quelle est donc l'urgence et la nécessité de parler de toi ? Me voilà débarrassé de cette corvée clownesque ! Tu sauves les âmes même si je ne leur annonce pas l'Évangile, qu'il a dit, le pape. Oui, dans ta miséricorde, l'âme de l'athée, et même celle du fondamentaliste, et même celle du chrétien social, et même la mienne, tu les portes en dépit de leurs erreurs, dans la mesure où ces erreurs sont de leur fait mais pas de leur faute. Je peux me tenir tranquille. Quand je serai sur

scène, je n'aurai pas à me mettre mal à l'aise en parlant de "l'expérience de Jésus", je pourrais me contenter de parler de "sincérité", de "justice", de "divin", de "respect des différences", voilà tout, et mes gentils interlocuteurs auront suffisamment de l'éternité pour rencontrer ton Fils... »

61. « Mais alors pourquoi, après avoir dit que tu sauverais les hommes même sans notre évangélisation, ton vicaire Paul VI poursuit-il en disant : "Mais nous, pouvons-nous nous sauver si par négligence, par peur ou par honte — ce que saint Paul appelait 'rougir de l'Évangile' — ou par suite d'idées fausses nous omettons de l'annoncer ?" Et pourquoi ton saint Paul va-t-il jusqu'à déclarer : *Annoncer l'Évangile n'est pas pour moi un titre de gloire ; c'est une nécessité qui m'incombe : oui, malheur à moi si je n'annonçais pas l'Évangile !* (1 Co 9, 16).

Seigneur, j'avoue que je n'y comprends plus rien ! Les non-chrétiens n'ont pas nécessairement besoin qu'on les évangélise pour que tu les sauves ; mais les chrétiens ont nécessairement besoin d'évangéliser pour être sauvés ! Je dois donc parler de Dieu comme d'un absolu à quelqu'un pour qui c'est deux fois superflu, une première fois parce qu'il s'en fout, une seconde fois parce qu'il n'en a pas besoin, lui, pour être sauvé ! Ah ! Que gagne-t-on à devenir chrétien, si c'est pour subir cette exigence ridicule, ce plus grand péril et ce terrible embarras ? »

Le don d'une discrétion

62. Qu'avons-nous appris de cette prière jouée ? Qu'il est normal que la parole de Dieu ne s'accompagne pas systématiquement de coups de tonnerre, tremblements de terre, craquements du Ciel... Le Royaume n'est pas le plus fort empire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et qu'elles étaient donc toutes aussi proches et aussi lointaines de Dieu. C'est absolument vrai. Du point de vue métaphysique. Car, du point de vue historique, ce n'est pas aussi exact.

Au point de vue historique, il faut constater qu'il y a une dynamique de l'histoire qui nous est manifestée par la parabole du bon grain et de l'ivraie (Mt 13, 24-30). Cette parabole nous présente l'histoire comme une croissance, mais comme une croissance double : la croissance simultanée du bien et du mal, et cela de manière inséparable jusqu'à l'heure ultime de la moisson. Autrement dit, cela va toujours mieux — et toujours pire. La méthode Coué se brise contre le désordre Couac, mais le désordre Couac s'épuise contre l'inespéré de la Croix.

On peut même aller jusqu'à dire que c'est mieux parce que c'est pire. De fait, le mal qui se connaît est meilleur que le mal qui s'ignore. La conscience du pire est donc un mieux, puisqu'elle est lucidité devant le mal, et que cette lucidité ne peut exister que dans la mesure où l'on aspire plus ardemment à la lumière. Ce n'est que parce qu'on a une plus grande faim et soif de la justice que l'injustice nous apparaît si atroce. Et sans doute est-ce la raison pour laquelle le terme « Apocalypse », qui signifie « Révélation », en est venu à signifier aussi « Calamité ». Plus la lumière s'intensifie, et plus les ombres sont noires. Mais ce contraste est aussi une épreuve, car plus cette lumière éclaire nos vices, et plus nous pouvons nous révolter contre elle.

72. Nous sommes donc dans la meilleure des époques de l'histoire, et nous sommes aussi dans la pire, et demain ça sera meilleur et pire encore. Quelques mots sur le meilleur, absolument parlant. Quelle grâce, par exemple, de vivre après la définition des dogmes de l'Immaculée Conception ou de l'Assomption : les chrétiens n'avaient pas auparavant un tel sens du mystère de la miséricorde qui s'affirme en Marie, la première

des rachetées. Quelle grâce aussi d'être sortis de l'antijudaïsme qui a si longtemps rongé les membres de l'Église, et il a fallu Vatican II et le Jubilé de l'An 2000 pour qu'elle fasse repentance pour ses enfants égarés. Quelle grâce encore de reconnaître dans le Saint-Père le Vicaire du Christ et non pas ce dangereux souverain temporel, comme à l'époque de Boniface VIII et de toutes ces collusions malheureuses avec le pouvoir politique.

Il y avait des splendeurs au Moyen Âge. Il y avait aussi des aberrations. Ce ne fut ni les « ténèbres » que dénonçait Jules Michelet, ni la « grande clarté » qu'exaltait Gustave Cohen. Probablement que les ténèbres y étaient moins épaisses qu'aujourd'hui, mais les clartés y étaient aussi moindres. La chrétienté offrait au plus grand nombre l'accès au mystère. Mais en faisant du christianisme un établissement mondain, elle donnait aussi lieu à des instrumentalisation de l'Évangile et à des monnayages de sacrements. Faut-il regretter les temps de la simonie ? Faut-il troquer Benoît XVI contre Alexandre VI Borgia ?

73. Il est indéniable que l'Europe est affectée d'un phénomène de sécularisation : l'existence de l'homme s'y conçoit en dehors de toute aspiration à une transcendance. Ce phénomène connaît une telle ampleur que même parmi les chrétiens, la foi apparaît comme un à-côté, une cerise sur le gâteau, une sorte de casuel qui arrondit, sinon les fins de mois, du moins les fins de semaine : on est catholique une bonne partie du dimanche matin, n'est-ce pas ? C'est-à-dire au moins quatre ou cinq minutes durant la messe.

Cependant, cette malheureuse sécularisation du monde est aussi une bienheureuse désécularisation de l'Église. Impossible désormais de choisir le sacerdoce comme une promotion

mondaine, avec territoire et bénéfices. Le prêtre n'est plus un notable, l'état de religion n'apparaît plus comme une grandeur d'établissement, le siècle ne voit plus dans l'épiscopat une perfection mais une arriération, et c'est beaucoup mieux ainsi, de ne pas escompter les honneurs du siècle.

Cet effondrement de la présence religieuse comme puissance séculière a provoqué dans un premier temps une réaction pour la maintenir selon les nouveaux critères du temps. C'est l'aventure des prêtres-ouvriers. Paradoxalement, les prêtres-ouvriers furent un effort pour conserver des prêtres-notables. Seulement le critère de notabilité avait changé : il ne s'agissait plus de notabilité selon le monde aristocratique, mais de notabilité selon la révolution communiste. Cela n'a pas duré.

Le danger se retrouve néanmoins dans la réaction fondamentaliste. Le fondamentalisme, en tant que théocratie, est un sécularisme religieux. La transcendance n'y est plus transcendante. L'Esprit ne s'y distingue plus du monde, ni le surnaturel de la nature. L'autorité spirituelle s'y confond avec la temporelle, et de ce fait perd son ascendant le plus vertical. Espérons que les succès de l'islamisme ou de l'évangélisme ne nous incitent pas à convoiter cette principauté sur *les royaumes du monde et leur gloire* (Mt 4, 8). Grâce au ciel, les moines ne sont plus à la mode, et la virginité consacrée n'a pas bonne presse. Aujourd'hui, les vocations religieuses (et même les simples vocations chrétiennes) retrouvent de plus en plus leur nudité surnaturelle. Et c'est une des plus précieuses bénédictions sur notre temps.

74. S'il est une grande lumière qui, même si elle fut toujours contenue dans le magistère, ne s'est répandue que dans la modernité (notamment de François de Sales à Jean-Paul II), c'est l'appel universel à la sainteté, je veux dire l'affirmation plus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

notre parole et la ronger de l'intérieur. Il y en a pourtant qui continuent à discuter le prix du poireau, à se dire « je t'aime », à lire Homère et Calvino, à bâtir la maison où peuvent jouer leurs enfants... Ils s'aveuglent, sans doute, ils détournent le regard de la catastrophe et, en même temps, comment se défendre d'avoir pour eux une immense tendresse ? N'ont-ils pas raison de poursuivre ces choses ordinaires qui, à l'approche de la mort totale, paraissent de plus en plus miraculeuses ? Le match de foot a lieu au bord de l'abîme : le seul fait qu'il ait lieu, quand tout menace de sombrer, lui donne le caractère d'un événement emblématique de l'humanité encore vive.

Je songe à ces mots de Günther Anders dans un entretien qu'il donnait vers la fin de sa vie. Il avait été marxiste, mais voici que sa lucidité sur notre époque l'obligeait à dire : « C'en est arrivé à un tel point que je voudrais déclarer que je suis un "conservateur" en matière d'ontologie, car ce qui importe aujourd'hui, *pour la première fois*, c'est de conserver le monde absolument comme il est. [...] Il y a la célèbre formule de Marx : "Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de diverses manières, ce qui importe, c'est de le transformer." Mais maintenant elle est dépassée. Aujourd'hui, il ne suffit plus de transformer le monde ; avant tout, il faut le préserver¹. »

L'« aujourd'hui » qui se trouve dans notre question résonne dans cette dernière phrase, avec sa conscience de ce qui arrive « pour la première fois » dans l'histoire de l'humanité : « Aujourd'hui, il ne suffit plus de transformer le monde ; avant tout, il faut le préserver. » Préserver le foot, les macaronis, un poème de Leopardi, le mariage de l'homme et de la femme, la naissance de leur petit, serait-il handicapé ou plus tragiquement voué à devenir inspecteur des finances... Devant la destruction prochaine, tout ce quotidien demande à être reçu avec gratitude,

avec le sens aigu que cela nous est donné comme une grâce, c'est-à-dire avec un regard sur le mystère de notre existence (notez qu'Anders emploie le mot « ontologie »), une parole sur le miracle de toute vie précaire, qui doit desceller à nouveau nos lèvres dans la prière et dans le chant. Et c'est pourquoi la possibilité de la destruction totale qui menace notre parole, offre aussi à notre parole l'occasion de recouvrer sa profondeur :

Tout proche
Et difficile à saisir, le dieu !
Mais aux lieux du péril croît
Aussi ce qui sauve¹.

88. Anders oppose conserver le monde et le transformer, parce qu'il ne songe qu'à la transformation utopique ou prométhéenne. En vérité, aujourd'hui, la conservation suppose une transformation — du cœur. La conservation exige une conversion.

Désormais, nous l'avons vu, l'humain semble avoir perdu sa légitimité. Nous ne voyons plus, à horizon mondain, pourquoi faire des enfants, pourquoi prolonger cet événement de la naissance, pourquoi ne pas plutôt s'avorter tout de suite (nihilisme), ou fabriquer des androïdes (technocratie), ou préférer avoir un chien (écologisme), ou bercer des petits fanatiques dans des langes bourrés d'explosifs (fondamentalisme)... Devant ces hérésies posthumanistes, nous prenons de plus en plus conscience que l'Évangile parle d'une transformation de l'homme qui est une conservation de l'humain, qu'il réclame une sanctification de l'homme qui n'est pas sa robotisation pieuse, mais la confirmation du prochain comme tel, avec ses travers, ses ratés, sa tête qui ne nous revient pas, son drame qui défie les théorèmes.

La transfiguration du charlot plutôt que la domination du titan. La rédemption du « type louche », comme dirait Pier Giorgio Frassati, plutôt que la manufacture d'individus à zéro défaut.

89. Il y a cette parole du Christ sur la fin des temps : *En ces jours qui précéderent le déluge, on mangeait et buvait, on se mariait et donnait en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche ; et ils ne se doutèrent de rien, jusqu'à ce que le déluge vînt et les emportât tous : il en sera de même à l'avènement du Fils de l'homme* (Mt 24, 38-39). Ces versets expriment le caractère inattendu de la Parousie. L'étonnant, toutefois, c'est que cet avènement glorieux est comparé au déluge exterminateur, et que l'inespéré surgit au milieu même du désespoir. Mais il y a quelque chose de plus surprenant encore. C'est l'arche.

Est-ce que Jésus méprise ces gens qui mangent et boivent, qui se marient et marient leurs enfants ? Au contraire : il veut les sauver, il veut sauver leurs pauvres noces de village en les illuminant de son Alliance, il veut relever leurs plates beuveries en faisant couler à flot le vin de son sang. Il n'annonce pas la fin du monde avec le plaisir amer de la destruction, comme ces prophètes du ressentiment, remplis d'ingratitude à l'égard du *pain quotidien*. Il annonce cette arche au milieu du cataclysme, cette arche qui *les emporte tous*, avec une *provision de toute nourriture*, et *par couples*, des *purs* aussi bien que des *impurs*, afin de *les garder en vie* (Gn 6, 17 et suiv.), cette arche qui leur permet de manger et de boire encore, de se marier et de donner en mariage encore, mais dans la conscience de leur salut, et donc dans la prière de supplication et les chants de louange.

90. Qu'est-ce que cela signifie pour ceux qui ont à parler de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1. ARISTOTE, *Rhétorique*, 1356a.

1. Erik PETERSON – Didier RANCE, *Témoin de la vérité*, éd. Ad Solem, 2007, p. 84.

Dans la même collection
forum

Salvator

Gaston PIETRI, *Pourquoi je suis croyant*

Jacques LECAILLON, *Faut-il stopper la croissance ?*

Didier LONG, *Manuel de survie spirituelle dans la globalisation*

Thibaut DARY, *Manifeste pour un christianisme engagé*

Michel AUPETIT, *L'Embryon, quels enjeux ?*

Antoine SONDAG, *La Solidarité, chemin de spiritualité*

Jacques LECAILLON, *Foi et Business Model*

Jacques ARNOULD, *Requiem pour Darwin*

Jean BOISSONNAT, *2029 ou Comment j'ai traversé trois siècles en cent ans*

Michel LEPLAY, *La Foi que j'aime le mieux*

Fabrice HADJADJ, *La Foi des démons ou l'athéisme dépassé*

Jean-Marie PETITCLERC, *Pour en finir avec les ghettos urbains*

Hélène et Jean BASTAIRE, *Pour un Christ vert*

Alain CUGNO, *De l'angoisse à la liberté. Apologie de l'indifférence*

Hélène et Jean BASTAIRE, *La Création, pour quoi faire ?*

Gaston PIETRI, *Qui est l'homme ?*

Martin STEFFENS, *Petit traité de la joie*

Jean BASTAIRE, *Éloge de la fidélité au temps de l'éphémère*

Jean-Michel CASTAING, *Pour sortir du nihilisme*

Martin STEFFENS, *Vivre ensemble la fin du monde*

Hélène et Jean BASTAIRE, *Insurrection pascale*

Philippe PLET, *Babel et le culte du bonheur*

Yann-Hervé MARTIN, *La Saveur de la vie ou la grâce d'exister*

Cet ouvrage a été composé
par Atlant'Communication
au Bernard (Vendée).

Achevé d'imprimer sur
sur les presses de

N° d'imprimeur :
Dépôt légal : •••• 2012